

*Du même auteur  
dans la même collection*

Satires. — Le Lutrin

# ART POÉTIQUE

ÉPÎTRES — ODES  
POÉSIES DIVERSES ET ÉPIGRAMMES

*Chronologie et préface*  
*par*  
Sylvain Menant

SBD-FFLCH-USP



221113

GF Flammarion



Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,  
De quelque ardeur pour moi sentit les mouvements,  
Et gardât le premier de mes commandements !

<sup>215</sup> Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage :  
Mais à vous, rendre agneau, son plus cher héritage,  
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé,

Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :

Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles,

<sup>220</sup> Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,  
Avez dérivé l'homme, ô l'utile docteur !

De l'important fardeau d'aimer son créateur ;

Entrez au ciel ; venez, comblé de mes louanges,

Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.

<sup>225</sup> A de tels mots, si Dieu pouvait les prononcer,  
Pour moi je répondrais, je crois, sans l'offenser :

O ! que pour vous mon cœur moins dur et moins farouche

Seigneur, n'a-t-il, hélas ! parlé comme ma bouche !

Ce serait ma réponse à ce Dieu fulminant.

<sup>230</sup> Mais vous, de ces douceurs objet fort surprenant,  
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,

Des ironiques mots de sa bouche divine

Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,

Soutenir l'amertume et la dérision.

<sup>235</sup> L'audace du docteur, par ce discours frappée,  
Demeurait sans réplique à ma prosopopée.

Il sortit tout à coup, et murmurant tout bas

Quelques termes d'aigreux que je n'entendis pas,

S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce \*,

<sup>240</sup> Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

\* Deux défenseurs de la fausse attrition.

## CHANT I

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur  
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :  
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,  
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,  
5 Dans son génie étroit il est toujours captif :  
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,  
Courez du bel esprit la carrière épineuse,  
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,  
10 Ni prendre pour génie un amour de rimer :

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,  
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

La nature, fertile en esprits excellents,  
Sait entre les auteurs partager les talents :

15 L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;  
L'autre d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme ;  
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;  
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois :

Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime  
20 Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même.

Ainsi tel \* autrefois qu'on vit avec Faret  
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,  
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,  
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,  
25 Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,  
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.  
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,

\* Saint-Amant, auteur du *Moïse sauvé*.

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :

L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;

30 La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,

L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;

Au joug de la raison sans peine elle fléchit,

Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.

35 Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,

Et pour la rattraper le sens court après elle.

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits

Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,

40 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée :

Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,

S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

Evitons ces excès : laissons à l'Italie

De tous ces faux brillants l'éclatante folie.

45 Tout doit tendre au bon sens : mais, pour y parvenir,

Le chemin est glissant et pénible à tenir ;

Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt l'on se noie.

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un auteur quelquefois trop plein de son objet.

50 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;

Il me promène après de terrasse en terrasse ;

Ici s'offre un perron ; là règne un corridor,

Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.

55 Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;

« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales \* . »

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,

Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,

60 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

65 Un vers était trop faible, et vous le rendez dur ;

J'évite d'être long, et je deviens obscur ;

\* Vers de Scudéri.

L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue ;

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.

Vous-vous du public mériter les amours,

70 Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Un style trop égal et toujours uniforme

En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

75 Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !

Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,

Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :

80 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :

On ne vit plus en vers que pointes triviales ;

Le Parnasse parla le langage des halles ;

85 La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;

Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les provinces,

Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :

Le plus mauvais plaisant eut des approbateurs ;

90 Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

Mais de ce style enfin la cour desabusée

Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,

Distingua le naïf du plat et du bouffon,

Et laissa la province admirer le Typhon.

95 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.

Imitons de Marot l'élegant badinage,

Et laissons le burlesque aux plaisants du pont Neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,

100 « De morts et de mourants cent montagnes plaintives. »

Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,

Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.

Ayez pour la cadence une oreille sévère :

105 Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,

Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâte

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.  
 Il est un heureux choix de mots harmonieux.  
 110 Fuyez des mauvais sons le concours odieux :  
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée  
 Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.  
 Durant les premiers ans du Parnasse François  
 Le caprice tout seul faisait toutes les lois.  
 115 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,  
 Tenait lieu d'ornements, de nombre et de mesure.  
 Villon sut le premier dans ces siècles grossiers,  
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.  
 Marot bientôt après fit fleurir les ballades,  
 120 Tourna des triolets, rima des mascarades,  
 A des refrains réglés asservit les rondeaux,  
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.  
 Ronsard, qui le suivit par une autre méthode,  
 Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,  
 125 Et toutefois longtemps eut un heureux destin.  
 Mais sa muse, en français parlant grec et latin,  
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,  
 Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.  
 Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,  
 130 Rendit plus retenus Desportes et Berraut.  
 Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,  
 Fit sentir dans les vers une juste cadence,  
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
 Et réduisit la muse aux règles du devoir.  
 135 Par ce sage écrivain la langue réparée  
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
 Les stances avec grâce apprirent à tomber,  
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.  
 Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle  
 140 Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.  
 Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,  
 Et de son tour heureux imitez la clarté.  
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,  
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre,  
 145 Et, de vos vains discours prompt à se détacher,  
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.  
 Il est certains esprits dont les sombres pensées  
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;

Le jour de la raison ne le saurait percer.  
 150 Avant donc que d'écrire apprenez à penser.  
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,  
 L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.  
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.  
 155 Sur tout, qu'en vos écrits la langue réverée  
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.  
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,  
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux ;  
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,  
 160 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.  
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin  
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.  
 Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,  
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse ;  
 165 Un style si rapide, et qui court en rasant,  
 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.  
 J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène  
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,  
 Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,  
 170 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.  
 Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,  
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :  
 Polissez-le sans cesse et le repolissez ;  
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.  
 175 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,  
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.  
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;  
 Que le début, la fin répondent au milieu ;  
 Que d'un art délicat les pièces assorties  
 180 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;  
 Que jamais du sujet le discours s'écartant  
 N'aille chercher trop loin quelque mot éblouant.  
 Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?  
 Soyex-vous à vous-même un sévère critique.  
 185 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.  
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;  
 Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,  
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.  
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;

190 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :  
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.  
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :  
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.

195 Tout est charmant, divin : aucun mot ne le blesse ;

Il trépigne de joie, il pleure de tendresse ;

Il vous comble partout d'éloges fastueux :

La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,

200 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :

Il ne pardonne point les endroits négligés,

Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,

Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;

Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.

205 Votre construction semble un peu s'obscurcir ;

Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable

A les protéger tous se croit intéressé,

210 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse, —

Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,

Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid ;

Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit ! —

215 Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.

Ainsi toujours constant à ne se point dédire,

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,

C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ;

220 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique,

Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter

N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.

Aussitôt il vous quitte ; et, content de sa muse,

225 Car souvent il en trouve : ainsi qu'en sots auteurs,

Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;

Et, sans ceux que fournit la ville et la province,

Il en est chez le duc, il en est chez le prince.

L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,

230 De tout temps rencontré de zélés partisans ;

Et, pour finir enfin par un trait de satire,  
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

## CHANT II

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,  
De superbes rubis ne charge point sa tête,

Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,  
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;

5 Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,  
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.

Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,

Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,

10 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois

Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois ;

Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrete,

Au milieu d'une églogue entonne la trompette.

15 De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,

Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire cet autre, abject en son langage,

Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,

20 Toujours baisent la terre, et rampent tristement :

On dirait que Ronsard, sur « ses pipeaux rustiques »,

Vient encor fredonner ses idylles gothiques,

Et changer, sans respect de l'oreille et du son,

Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toïnon.

25 Entre ces deux excès la route est difficile.

Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile :

Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,

Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre

30 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;

Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;

Au combat de la flûte animer deux bergers,

Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;  
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;  
 35 Et par quel art encor l'élogue quelquefois  
 Rend dignes d'un consul la campagne et les bois \*.  
 Telle est de ce poème et la force et la grâce.  
 D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,  
 La plaintive élégie, en longs habits de deuil,  
 40 Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.  
 Elle peint des amants la joie et la tristesse;  
 Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.  
 Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,  
 C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.  
 45 Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée  
 M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;  
 Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,  
 S'exigent, pour rimer, en amoureux transis.  
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.  
 50 Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,  
 Que bénir leur martyr, adorer leur prison,  
 Et faire quereller les sens et la raison.  
 Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule  
 Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle,  
 55 Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,  
 Il donnait de son art les charmantes leçons.  
 Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.  
 L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,  
 Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,  
 60 Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.  
 Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,  
 Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,  
 Mène Achille sanglant au bord du Simois,  
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.  
 65 Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,  
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage;  
 Elle peint les festins, les danses et les ris;  
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,  
 « Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,  
 70 « Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse \*\* »

\* Virgile, égl. IV (vers 3).

\*\* Horace, ode XII, liv. II.

Son style impétueux souvent marche au hasard.  
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.  
 Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit fleγμαutique  
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique;  
 75 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,  
 Magres historiens, suivront l'ordre des temps.  
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue,  
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;  
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,  
 80 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.  
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.  
 On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,  
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,  
 Inventa du sonnet les rigoureuses lois;  
 85 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille  
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;  
 Et qu'ensuite six vers artistement rangés  
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.  
 Surtout de ce poème il bannit la licence :  
 90 Lui-même en mesura le nombre et la cadence;  
 Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,  
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.  
 Du reste il l'entrichit d'une beauté suprême :  
 Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème.  
 95 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;  
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.  
 A peine dans Gombaut, Maynard et Malleville,  
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille :  
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,  
 100 N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicié.  
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,  
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite.  
 L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,  
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.  
 105 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées  
 Furent de l'Italie en nos vers attirées.  
 Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,  
 A ce nouvel appât courtut avidement.  
 La faveur du public excitant leur audace,  
 110 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.  
 Le madrigal d'abord en fut enveloppé;

- Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé :  
 La tragédie en fit ses plus chères délices ;  
 L'élégie en orna ses douloureux caprices ;  
 115 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,  
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer :  
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,  
 Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;  
 Chaque mot eut toujours deux visages divers :
- 120 La prose la reçut aussi bien que les vers ;  
 L'avocat au palais en hérissa son style,  
 Et le docteur en chaire en sema l'Evangile.  
 La raison outragée enfin ouvrit les yeux,  
 125 Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,  
 Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,  
 Pourvu que sa finesse, éclarant à propos,  
 Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.  
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
- 130 Toutefois à la cour les Turlupins restèrent,  
 Insuperbes plaisants, bouffons infortunés,  
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés.  
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine  
 Sur un mot, en passant, ne joue et ne badîne,  
 135 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;  
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,  
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole  
 Aiguiser par la queue une épigramme folle.  
 Tout poème est brillant de sa propre beauté.
- 140 Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.  
 La ballade, asservie à ses vieilles maximes,  
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.  
 Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,  
 Respire la douceur, la tendresse et l'amour.  
 145 L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,  
 Arma la Vérité du vers de la satire.  
 Lucile le premier osa la faire voir,  
 Aux vices des Romains présenta le miroir,  
 Vengea l'humble vertu, de la richesse altière,  
 150 Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.  
 Horace à cette aigreur mêla son enjouement ;  
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;

- Et malheur à tout nom, qui, propre à la censure,  
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !  
 155 Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,  
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.  
 Juvénal, élevé dans les cris de l'école,  
 Pousa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.  
 Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,  
 160 Étincellaient pourtant de sublimes beautés ;  
 Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée \*,  
 Il brise de Séjan la statue adorée ;  
 Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs \*\*,  
 D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;  
 165 Ou que, poussant à bout la luxure latine,  
 Aux portefaix de Rome il vende Messaline \*\*\*,  
 Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.  
 De ces maîtres savants disciple ingénieux,  
 Régnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,  
 170 Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.  
 Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,  
 Ne se sentaient des lieux où fréquenterait l'auteur,  
 Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,  
 Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !  
 175 Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :  
 Mais le lecteur français veut être respecté ;  
 Du moindre sens impur la liberté l'outrage,  
 Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.  
 Je veux dans la satire un esprit de candeur,  
 180 Et fuis un effronté qui préche la pudeur.  
 D'un trait de ce poème en bons mots si fertile,  
 Le Français, né malin, forma le vaudevillie,  
 Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,  
 Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.  
 185 La liberté française en ses vers se déploie.  
 Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.  
 Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,  
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.  
 A la fin tous ces jeux que l'athéisme élève

\* Satire X (vers 71-72, 62-63).

\*\* Satire IV.

\*\*\* Satire VIII.

190 Conduisent tristement le plaisant à la Grève.  
 Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.  
 Mais pourtant on a vu le vin et le hasard  
 Inspirer quelquefois une muse grossière,  
 Et fournir, sans génie, un couplet à Limière.  
 195 Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,  
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.  
 Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette  
 Au même instant prend droit de se croire poète :  
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;  
 200 Il met tous les matins six impronptus au ner.  
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,  
 Si bientôt, imprimant ses sortes rêveries,  
 Il ne se fait graver au-devant du recueil,  
 Couronné de lauriers par la main de Nanteuil\*.

## CHANT III

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,  
 Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :  
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable  
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.  
 5 Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs  
 D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,  
 D'Oreste parricide exprima les alarmes,  
 Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.  
 Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,  
 10 Venez en vers pompeux y disputer le prix,  
 Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages  
 Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,  
 Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,  
 Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?  
 15 Que dans tous vos discours la passion émue  
 Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue,  
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur

\* Fameux graveur.

Souvent ne nous remplit d'une douce « terreur »,  
 Ou n'excite en notre âme une « pitié » charmante,  
 20 En vain vous étalez une scène savante :  
 Vos froids raisonnements ne feront qu'attédir  
 Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,  
 Et qui, des vains efforts de votre rhétorique  
 Justement fatigué, s'endort ou vous critique.  
 25 Le secret est d'abord de plaire et de toucher :  
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.  
 Que dès les premiers vers l'action préparée  
 Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.  
 Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,  
 30 De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer,  
 Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,  
 D'un divertissement me fait une fatigue.  
 J'aimerais mieux encor qu'il déclînât son nom,  
 Et dit : Je suis Oreste ou bien Agamemnon,  
 35 Que d'aller, par un tas de confuses merveilles  
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :  
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.  
 Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.  
 Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,  
 40 Sur la scène en un jour renferme des années.  
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,  
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.  
 Mais nous, que la raison à ses règles engage,  
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;  
 45 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli  
 Tiennne jusqu'à la fin le théâtre rempli.  
 Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :  
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.  
 Une merveille absurde est pour moi sans appas :  
 50 L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.  
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :  
 Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose ;  
 Mais il est des objets que l'art judicieux  
 Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.  
 55 Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,  
 A son comble arrivé se débrouille sans peine.  
 L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,  
 Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,

## SBD / FFLCH / US.

- D'un secret tout à coup la vérité connue  
 60 Change tout, donne à tout une face imprévue.  
 La tragédie, informe et grossière en naissant,  
 N'était qu'un simple chœur où chacun en dansant,  
 Et du dieu des raisins entonnant les louanges,  
 S'efforçait d'arrêter de fertiles vendanges.  
 65 Là, le vin et la joie éveillant les esprits,  
 Du plus habile chanteur un bouc était le prix.  
 Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,  
 Promena par les bourgs cette heureuse folie;  
 Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombeau,  
 70 Amusa les passants d'un spectacle nouveau.  
 Eschyle dans le chœur jeta les personnages,  
 D'un masque plus honnête habilla les visages,  
 Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,  
 Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.  
 75 Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,  
 Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,  
 Intéressa le chœur dans toute l'action,  
 Des vers trop raboteux polir l'expression,  
 Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine  
 80 Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.  
 Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré  
 Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.  
 De pèlerins, dit-on, une troupe grossière  
 En public à Paris y monta la première;  
 85 Et, sottement zélée en sa simplicité,  
 Joua les Saints, la Vierge et Dieu, par piété.  
 Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,  
 Fit voir de ce projet la dévotion imprudence.  
 On chassa ces docteurs prêchant sans mission :  
 90 On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.  
 Seulement, les acteurs laissant le masque antique,  
 Le violon tint lieu de chœur et de musique.  
 Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,  
 S'empara du théâtre, ainsi que des romans.  
 95 De cette passion la sensible peinture  
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.  
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;  
 Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :  
 Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène :

- 100 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène;  
 Et que l'amour, souvent de remords combattu,  
 Paraisse une faiblesse et non une vertu.  
 Des héros de roman fuyez les petitesse :  
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.  
 105 Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt :  
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.  
 À ces petits défauts marqués dans sa peinture,  
 L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.  
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :  
 110 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intrigué;  
 Que pour ses dieux Enée ait un respect austère;  
 Conservez à chacun son propre caractère.  
 Des siècles, des pays, étudiez les mœurs.  
 Les climats font souvent les diverses humeurs.  
 115 Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,  
 L'air, ni l'esprit français à l'antique Italie;  
 Et, sous des noms romains faisant votre portrait,  
 Peindre Caton galant et Brutus dameret.  
 Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;  
 120 C'est assez qu'en courant la fiction amuse;  
 Trop de rigueur alors serait hors de saison :  
 Mais la scène demande une exacte raison,  
 L'étroite bienséance y veut être gardée.  
 D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?  
 125 Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,  
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.  
 Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,  
 Forme tous ses héros semblables à soi-même :  
 Tout a l'humour gascon en un auteur gascon;  
 130 Calprenède et Juba \* parlent du même ton.  
 La nature est en nous plus diverse et plus sage;  
 Chaque passion parle un différent langage :  
 La colère est superbe et veut des mots altiers;  
 L'abattement s'explique en des termes moins fiérs.  
 135 Que devant Troie en flamme Hécube désolée  
 Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,  
 Ni sans raison décrire en quel affreux pays

\* Héros de la *Citéopâtre*.

- « Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais \* »  
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles  
 140 Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.  
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.  
 Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.  
 Ces grands mots dont alors l'acteur emplir sa bouche  
 Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.  
 145 Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,  
 Chez nous pour se produire est un champ périlleux.  
 Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;  
 Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.  
 Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant;  
 150 C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.  
 Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;  
 Que tantôt il s'élève, et tantôt s'humilie;  
 Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond;  
 Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;  
 155 Que de traits surprenants sans cesse il nous révèle;  
 Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille;  
 Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,  
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.  
 Ainsi la Tragédie agit, marche, et s'explique.  
 160 D'un air plus grand encor la poésie épique,  
 Dans le vaste récit d'une longue action,  
 Se soutient par la fable, et vit de fiction.  
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage;  
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.  
 165 Chaque vertu devient une divinité :  
 Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.  
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,  
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;  
 Un orage terrible aux yeux des matelots,  
 170 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;  
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,  
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse  
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,  
 Le poète s'égayé en mille inventions,  
 175 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,  
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours éclosoes.

\* Sénèque le tragique. Troade Sc. I.

- Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,  
 Soient aux bords africains d'un orage emportés;  
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,  
 180 Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.  
 Mais que Junon, constante en son aversion,  
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;  
 Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,  
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;  
 185 Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,  
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,  
 Délivre les vaisseaux, des syrtis les arrache;  
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.  
 Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,  
 190 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;  
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,  
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.  
 C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,  
 Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,  
 195 Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,  
 Comme ces dieux écloso du cerveau des poètes;  
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;  
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.  
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles  
 200 D'ornements égayés ne sont point susceptibles :  
 L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés  
 Que pénitence à faire, et tourments mérités;  
 Et de vos fictions le mélange coupable  
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.  
 205 Et quel objet enfin à présenter aux yeux  
 Que le diable toujours hurlant contre les cieus,  
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,  
 Et souvent avec Dieu balance la victoire !  
 Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.  
 210 Je ne veux point ici lui faire son procès :  
 Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,  
 Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,  
 Si son sage héros, toujours en oraison,  
 N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;  
 215 Et si Renaud, Argant, Tancrede et sa maîtresse  
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.  
 Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,

Un auteur follement idolâtre et païen.  
 Mais, dans' une profane et riante peinture,  
 220 De n'oser de la fable employer la figure,  
 De chasser les Tritons de l'empire des eaux,  
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,  
 D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,  
 Ainsi que le berger ne passe le monarque :  
 225 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,  
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.  
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,  
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,  
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ;  
 230 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;  
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,  
 Dans leur faux zèle, iront chasser l'allégorie.  
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur ;  
 Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur,  
 235 Et, fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos songes  
 Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.  
 La fable offre à l'esprit mille agréments divers :  
 Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers,  
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,  
 240 Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Enée.  
 O le plaisant projet d'un poète ignorant,  
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand !  
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre  
 Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.  
 245 Voulez-vous longtemps plaire, et jamais ne lasser ?  
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,  
 En valeur éclatant, en vertus magnifique :  
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;  
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs ;  
 250 Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis,  
 Non tel que Polydice et son perfide frère.  
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.  
 N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.  
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,  
 255 Remplit abondamment une Iliade entière.  
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.  
 Soyez vif et pressé dans vos narrations ;  
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.

C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.  
 260 N'y présentez jamais de basse circonstance.  
 N'imitez pas ce fou, qui, décrivant les mers  
 Et peignant, au milieu de leurs flots entrouverts,  
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,  
 Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres \* ;  
 265 Peint le petit enfant qui « va, saute, revient,  
 « Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient. »  
 Sur de trop vains objets c'est arrêté la vue.  
 Donnez à votre ouvrage une juste étendue.  
 Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.  
 270 N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,  
 Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :  
 « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre \*\* , »  
 Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?  
 La montagne en travail enfante une souris.  
 275 O ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse  
 Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,  
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :  
 « Je chante les combats, et cet homme pieux  
 « Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,  
 280 « Le premier aborda les champs de Lavinie ! »  
 Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,  
 Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.  
 Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,  
 Du destin des Latins prononcer les oracles,  
 285 De Stryx et d'Achéron peindre les noirs torrents,  
 Et déjà les Césars dans l'Elysée errants.  
 De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;  
 Que tout y fasse aux yeux une riante image :  
 On peut être à la fois et pompeux et plaisant ;  
 290 Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.  
 J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,  
 Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,  
 Qui dans leur sombre humeur se croiraient faire affront  
 Si les Grâces jamais leur déridaient le front.  
 295 On dirait que pour plaire, instruit par la nature,

\* Les poissons ébahis les regardent passer.

\*\* *Alaric*, poème de Scudéri, l. I.

*Moïse sauvé*.

- Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.  
 Son liyre est d'agrémens un fertile trésor :  
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or.  
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;  
 Partout il divertit et jamais il ne lasse.  
 300 Une heureuse chaleur anime ses discours :  
 Il ne s'égaré point en de trop longs détours.  
 Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,  
 Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique ;  
 305 Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément ;  
 Chaque vers, chaque mot court à l'événement.  
 Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;  
 C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.  
 Un poème excellent, où tout marche et se suit,  
 310 N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :  
 Il veut du temps, des soins ; et ce pénible ouvrage  
 Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.  
 Mais souvent parmi nous un poète sans art,  
 Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,  
 315 Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,  
 Fièrement prend en main la trompette héroïque :  
 Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,  
 Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds :  
 Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,  
 320 S'éteint à chaque pas faute de nourriture.  
 Mais en vain le public, prompt à le mépriser,  
 De son mérite faux le veut désabuser ;  
 Lui-même, applaudissant à son maigre génie,  
 Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :  
 325 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention ;  
 Homère n'entend point la noble fiction.  
 Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,  
 A la postérité d'abord il en appelle.  
 Mais attendant qu'ici le bon sens de retour  
 330 Ramène triomphants ses ouvrages au jour,  
 Leur tas, au magasin, cachés à la lumière,  
 Combattent tristement les vers et la poussière.  
 Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos,  
 Et, sans nous égarer, suivons notre propos.  
 335 Des succès fortunés du spectacle tragique  
 Dans Athènes naquit la comédie antique.

- Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,  
 Distilla le venin de ses traits médisants.  
 Aux accès insolents d'une bouffonne joie,  
 340 La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.  
 On vit, par le public un poète avoué  
 S'enrichir aux dépens du mérite joué ;  
 Et Socrate par lui, dans « un chœur de Nuées\* »,  
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.  
 345 Enfin de la licence on arrêta le cours :  
 Le magistrat, des lois emprunta le secours,  
 Et, rendant par édit les poètes plus sages,  
 Défendit de marquer les noms et les visages.  
 Le théâtre perdit son antique fureur ;  
 350 La comédie apprit à rire sans aigreur,  
 Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,  
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.  
 Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,  
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :  
 355 L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle  
 D'un avare souvent tracé sur son modèle ;  
 Et mille fois un fat, finement exprimé,  
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.  
 Que la nature donc soit votre étude unique,  
 360 Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.  
 Quiconque voit bien l'homme, et d'un esprit profond,  
 De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;  
 Qui sait bien ce que c'est qu'un prodige, un avare,  
 Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,  
 365 Sur une scène heureuse il peut les étaler,  
 Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.  
 Présentez-en partout les images naïves ;  
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.  
 La nature, féconde en bizarres portraits,  
 370 Dans chaque âme est marquée à de différents traits ;  
 Un geste la découvre, un rien la fait paraître :  
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.  
 Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.  
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses meurs.  
 375 Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,

\* *Les Nuées*, comédie d'Aristophane.

Est prompt à recevoir l'impression des vices ;  
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,  
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,  
380 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,  
Contre les coups du sort songe à se maintenir,  
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;  
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;  
385 Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;  
Toujours plaint le présent et vante le passé ;  
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,  
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,  
390 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.  
Etudiez la cour et connaissez la ville ;

L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.  
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,  
Peut-être de son art eût remporté le prix,

395 Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,  
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,  
Quitte, pour le bouffon, l'agréable et le fin,  
Et sans honte à Terence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,  
400 Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope \*.  
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,  
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;  
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,  
De mots sales et bas charmer la populace.

405 Il faut que ses acteurs badinent noblement ;  
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;  
Que l'action, marchant où la raison la guide,  
Ne se perde jamais dans une scène vide ;  
Que son style humble et doux se relève à propos ;

410 Que ses discours, partout fertiles en bons mots,  
Soient pleins de passions finement maniées,  
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.  
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :  
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

\* Comédie de Molière.

415 Contemplez de quel air un père dans Terence  
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;  
De quel air cet amant écoute ses leçons,  
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.  
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;  
420 C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur  
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,  
Plût par la raison seule, et jamais ne la choque.  
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,  
425 Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,  
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,  
Amusant le pont Neuf de ses sornettes fades,  
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

#### CHANT IV

Dans Florence jadis vivait un médecin,  
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assasin.  
Lui seul y fit longtemps la publique misère :  
Là le fils orphelin lui redemande un père :  
5 Ici le frère pleure un frère empoisonné.

L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné ;  
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,  
Et par lui la migraïne est bientôt frénésie.  
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.

10 De tous ses amis morts un seul ami resté  
Le mène en sa maison de superbe structure :  
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.  
Le médecin d'abord semble né dans cet art.  
Déjà de bâtiments parle comme Mansart :

15 D'un salon qu'on élève il condamne la face ;  
Au vestibule obscur il marque une autre place ;  
Approuve l'escalier tourné d'autre façon,  
Son ami le conçoit et mande son maçon.  
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.  
20 Enfin, pour abrégéer un si plaisant prodige,

Notre assassin renonce à son art inhumain ;  
 Et désormais, la règle et l'équerre à la main,  
 Laisant de Galien la science suspecte,  
 De méchant médecin devient bon architecte.

25 Son exemple est pour nous un précepte excellent.  
 Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,  
 Ouvrier estimé dans un art nécessaire,  
 Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.  
 Il est dans tout autre art des degrés différents.

30 On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;  
 Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,  
 Il n'est point de degrés du médiocre au pire.  
 Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.  
 Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur ;

35 On ne lit guère plus Rampale et Mesnardière \*,  
 Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morière.  
 Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer ;  
 Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.  
 J'aime mieux Bergerac \*\* et sa burlesque audace

40 Que ces vers où Motin nous morfond et nous glace.  
 Ne vous enivrez point des éloges flatteurs  
 Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs  
 Vous donne en ces Réduits, prompts à crier merveille !  
 Tel écrit récité se soutint à l'oreille,

45 Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,  
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.  
 On sait de cent auteurs l'aventure tragique :  
 Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.  
 Ecoutez tout le monde, assidu consultant :

50 Un fat quelquefois ouvre un avis important.  
 Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,  
 En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.  
 Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,  
 Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,

55 Aborde en récitant quiconque le salue,  
 Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.  
 Il n'est temple si saint, des anges respecté,  
 Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

\* Auteurs médiocres.

\*\* Cyrano de Bergerac, auteur du *Voyage de la lune*.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,  
 Et, souple, à la raison, corrigez sans murmure.  
 Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.  
 Souvent dans son orgueil un subtil ignorant  
 Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,  
 Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.

65 On a beau réfuter ses vains raisonnements :  
 Son esprit se complait dans ses faux jugements ;  
 Et sa faible raison, de clarté dépourvue,  
 Pense que rien n'échappe à sa débile vue.  
 Ses conseils sont à craindre ; et, si vous les croyez,  
 Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

70 Faites choix d'un censeur solide et salutaire,  
 Que la raison conduise et le savoir éclaire,  
 Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher  
 L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.

75 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,  
 De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.  
 C'est lui qui vous dira par quel transport heureux  
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,  
 Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,  
 Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

80 Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.  
 Mais ce parfait censeur se trouve rarement :  
 Tel excelle à rimer qui juge sottement ;  
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,  
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

85 Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.  
 Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?  
 Qu'en savantes leçons votre muse fertile  
 Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.  
 Un lecteur sage fuit un vain amusement,  
 Et veut mettre à profit son divertissement.

90 Que votre âme et vos mœurs, peints dans tous vos  
 [ouvrages,  
 N'offrent jamais de vous que de nobles images.  
 Je ne puis estimer ces dangereux auteurs  
 Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,  
 95 Trahissant la vertu sur un papier coupable,  
 Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.  
 Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits  
 Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,

D'un si riche ornement veulent priver la scène,  
 100 Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.  
 L'amour le moins honnête, exprimé chastement,  
 N'excite point en nous de honteux mouvement.  
 Didon a beau gémir, et m'étaler ses charmes;  
 Je condamne sa faute en partageant ses larmes.  
 105 Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,  
 Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;  
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.  
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :  
 En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;  
 110 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.  
 Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,  
 Des vulgaires esprits malignes fénéxies.  
 Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;  
 C'est un vice qui suit la médiocrité.  
 115 Du mérite éclatant cette sombre rivale  
 Contre lui chez les grands incessamment cabale,  
 Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,  
 Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaisser.  
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :  
 120 N'allons point à l'honneur par de honteuses bragues.  
 Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.  
 Cultivez vos amis, soyez homme de foi :  
 C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,  
 Il faut savoir encore et converser et vivre.  
 125 Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain  
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.  
 Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,  
 Tirer de son travail un tribut légitime ;  
 Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,  
 130 Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,  
 Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,  
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.  
 Avant que la raison, s'expliquant par la voix,  
 Eût instruit les humains, eût enseigné les lois,  
 135 Tous les hommes suivaient la grossière nature,  
 Dispersés dans les bois couraient à la pâture :  
 La force tenait lieu de droit et d'équité ;  
 Le meurtre s'exerçait avec impunité.  
 Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse

De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,  
 140 Rassembla les humains dans les forêts épars,  
 Enferma les cités de murs et de remparts,  
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,  
 Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.  
 145 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.  
 De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,  
 Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace,  
 Les tigres amollis dépouillaient leur audace ;  
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,  
 150 Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.  
 L'harmonie en naissant produisit ces miracles.  
 Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles ;  
 Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,  
 Apollon par des vers exhalait sa fureur.  
 155 Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,  
 Homère aux grands exploits excita les courages.  
 Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,  
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.  
 En mille écrits fameux la sagesse tracée  
 160 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;  
 Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,  
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.  
 Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses revêtées  
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées,  
 165 Et leur art, attirant le culte des mortels,  
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.  
 Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,  
 Le Parnasse oublia sa première noblesse.  
 Un vil amour du gain, infectant les esprits,  
 170 De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;  
 Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,  
 Trafiqua du discours, et vendit les paroles.  
 Ne vous flétrissez point par un vice si bas.  
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,  
 175 Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse :  
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse,  
 Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,  
 Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.  
 Mais quoi ! dans la disette une muse affamée  
 180 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;

Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,  
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,  
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :

Horace a bu son souf quand il voit les Ménades,

185 Et, libre du souci qui trouble Colletet,

N'attend pas, pour dîner, le succès d'un sonnet.

Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce

Rarement parmi nous afflige le Parnasse.

Et que crandre en ce siècle, où toujours les beaux-arts

190 D'un astre favorable éprouvent les regards,

Où d'un prince éclairé la sage prévoyance

Fait partout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons.

Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.

195 Que Corneille, pour lui rallumant son audace,

Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace ;

Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,

De ses héros sur lui forme tous les tableaux ;

Que de son nom, chanté par la bouche des belles,

200 Benserade en tous lieux amuse les ruelles ;

Que Segrais dans l'élogue en charme les forêts ;

Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.

Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,

Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?

205 Quelle savante lyre, au bruit de ses exploits,

Fera marcher encor les rochers et les bois ;

Chantera le Barave, éperdu dans l'orage,

Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ;

Dira les bataillons sous Mastroicht enterrés

210 Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

Mais tandis que je parle une gloire nouvelle

Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.

Déjà Dole et Salins sous le joug ont ployé ;

Besançon fume encor sur son roc foudroyé.

215 Où sont ces grands guerriers dont les fatales lignes

Devaient à ce torrent opposer tant de digues ?

Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,

Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?

Que de remparts détruits ! Que de villes fortées !

220 Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports :

Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,

N'ose encore manier la trompette et la lyre,

225 Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,

Vous animer du moins de la voix et des yeux ;

Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse,

Rapporta jeune encor du commerce d'Horace ;

Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,

230 Et vous montrer de loin la couronne et le prix.

Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,

De tous vos pas fameux, observateur fidèle,

Quelquefois du bon or je sépare le faux,

Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts ;

235 Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire

Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.